L'Abeille de la Nouvelle-Orleans.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Bureau: 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Du 27 septembre 1909.

Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, — N.-O., Lne.

	Fahrenheit	Centigrade
7 h. du matin..	64	18
Midi.....	74	23
3 P. M.....	74	23
6 P. M.....	76	24

FETE COMMEMORATIVE.

Si notre pauvre humanité a ses petite côtés,—elle serait parfaite si elle n'en avait point,—elle en a aussi de fort beaux qui font lui pardonner les autres.

De tout temps et en tous pays, il y a eu des hommes qui se sont distingués avec éclat de la cohue de leurs semblables; des hommes qui ont attiré sur eux l'attention des peuples par leur sagesse ou leurs talents, par les services qu'ils ont rendus au genre humain et qui ont fait la fierté de leur siècle.

Et ce qui nous est une preuve que dans la composition de l'homme il entre du bon, n'en déplaise aux misanthropes, c'est qu'il est reconnaissant de ce qu'ont fait ses aînés pour son bien-être matériel et sa jouissance intellectuelle; et saisit toute occasion pour rendre un touchant hommage à leur mémoire.

Aujourd'hui, c'est de notre côté de l'océan qu'on se souvient de deux événements historiques et qu'on en célèbre l'anniversaire; hier, c'était au delà des mers, en Hollande, que l'on célébrait les vertus d'un homme dont l'influence fut grande dans son pays et bienfaisante pour l'Amérique, Jean Lozac.

En effet, une imposante cérémonie vient d'avoir lieu à Leyde, et la colonie américaine de l'endroit a tenu à s'y mêler, mue qu'elle était par un sentiment de bienséance et de reconnaissance: la pose d'une plaque sur la maison habitée autrefois par Lozac, plaque portant l'inscription suivante: "En souvenir reconnaissant de Jean Lozac — 1746-1807 —ami de Washington, d'Adams et de Jefferson, champion de la vérité et de la justice de la cause des Etats-Unis d'Amérique dans la Gazette de Leyde. Erigé par la Société hollandaise de Philadelphie 1909".

Dans la seconde moitié du dix-huitième siècle, le principal rédacteur de la *Gazette de Leyde* était Jean Lozac, descendant de réfugiés français; il devint plus tard professeur à l'Université de Leyde. Dès que les colonies américaines se soulevèrent contre la métropole, Lozac embrassa chaleureusement leur cause et pendant treize ans, lutta pour elles, jusqu'au jour du triomphe.

Il était donc juste que les citoyens des Etats Unis ne voulussent pas que ces signalés services restassent oubliés, et voilà comment ils délégnèrent le docteur W. Elliott Griffis pour exprimer leur reconnaissance.

A Leyde, on a tenu à s'associer à cet hommage: les autorités de la ville et les représentants officiels de l'Université assistaient à la cérémonie organisée pour la circonstance. Plusieurs discours ont été prononcés avant et après la pose de la plaque. Dans l'un d'eux, M. Elliot Griffis a redit avec insistance que c'était surtout le journaliste qu'en avait l'intention de glorifier, le journaliste qui n'hésita pas à donner son appui aux faibles opprimés et qui sut éveiller en leur faveur des sympathies assez agissantes pour qu'on leur prêtât huit millions aux heures les plus troublées de la lutte.

Cette exaltation du rôle que peut jouer la presse, un orateur l'a reprise mais celui là c'était le représentant du journalisme hollandais qui, après avoir parlé, a déposé une couronne sur la plaque.

RETOUR DU DUC DES ABRUZZES

Après le Pôle Nord, l'Himalaya

Marseille, 12 septembre.

Le paquebot "Oceana," courrier des Indes est arrivé, ce matin, à huit heures et demie, ramenant le Duc des Abruzzes, cousin du Roi d'Italie, et une partie des membres de l'expédition qu'il vient d'accomplir dans l'Himalaya.

Marseille compte une population d'environ cent vingt mille Italiens. C'est dire que beaucoup d'entre eux, fiers de saluer la venue du jeune Prince et d'acclamer ses belles prouesses d'explorateur, s'étaient rendus, dès la première heure, aux abords des quais de la Joliette.

Un service d'ordre avait été organisé discrètement. Mais, dans la foule, étaient disséminés de nombreux agents de la Sûreté qui, la veille, avaient cueilli un certain nombre d'étrangers suspects.

Lorsque "l'Oceana" doubla la passe, puis la grande jetée, des applaudissements nourris et répétés montèrent dans l'air gris et pluvieux.

A neuf heures, l'énorme paquebot vint se ranger le long du quai de la Peninsular Oriental Company. En quelques minutes, les formalités de libre pratique furent terminées.

Sur le quai se trouvaient M. le comte Giraldo Pio de Savoia, consul général d'Italie, accompagné de MM. Mazzoni, vice-consul; Mastier, préfet des Bouches du-Rhône, plusieurs conseillers municipaux, le commandant du port, une délégation de la Société de Géographie de Marseille, des journalistes français et étrangers et une douzaine, au moins, de photographes, munis d'appareils imposants.

Le comte Pio de Savoia, porteur d'une volumineuse correspondance adressée au Duc des Abruzzes, monte aussitôt à bord, suivi des personnages officiels et des délégués géographes.

Dans le grand salon d'honneur, fleuri et décoré fort gracieusement, se tient le Duc des Abruzzes, entouré du marquis de Negretto, son aide de camp, et de deux autres membres de l'expédition. Rapidement, le Duc lit, avec un vif intérêt, deux télégrammes qui émanent, paraît il, du Roi d'Italie et de la Reine Marguerite. Aux souhaits de bienvenue qui lui sont présentés par le consul général d'Italie, le Prince répond par quelques mots de remerciement. Ensuite, il reçoit avec une grande amabilité les délégués français de la Société de Géographie, avec lesquels il s'entretient durant plusieurs minutes.

Comme ceux-ci le félicitent chaleureusement sur ses explorations au pôle Nord, dans l'Alaska et aux Indes, le Prince réplique avec beaucoup de modestie que son œuvre ne mérite pas de si grandes louanges.

M. Léotard, secrétaire général, lui dit alors:

—Altesse, vous détenez le record de l'altitude en montagne.

—C'est vrai, répond en souriant le Duc des Abruzzes. Le docteur Langstaff, en 1907, parvint seulement à la hauteur de 7,200 mètres. Néanmoins, je regrette beaucoup de n'avoir pu atteindre le sommet du Godwin. Avec mes valeureux guides d'Aoste, nous avons grimpé non sans difficulté jusqu'au sommet du pic Bright dont l'altitude se trouve à 7,600 mètres au-dessus du niveau de la mer.

Un autre membre de la Société de géographie lui demande quelles ont été, à cette altitude, ses impressions:

—Je ressentis, dit le Prince, une joie et une fierté bien grandes....

Le Duc, avec un sourire railleur sur les lèvres, ajoute:

—Mais patientez quelque temps .... Vous trouverez tous ces détails dans mon prochain ouvrage.

L'escadron des journalistes, le crayon en bataille, le carnet ouvert, se précipite à son tour vers le Duc des Abruzzes.

Un peu décontenancé par cette invasion, le Prince déclare, dans un français très pur, qu'il ne peut, à son vif regret, accorder d'interview.

—Cette mesure, ajoute-t-il d'un ton aimable, n'a rien de désobligeant pour vous, messieurs les journalistes, c'est une règle que je me suis imposée et à laquelle je n'ai jamais dérogé.

Plusieurs de nos confrères insistent respectueusement pour le fléchir. L'un de nous lui demande:

—Que pensez-vous, Altesse, de la découverte du Pôle Nord par Cook et Peary?

—Je ne suis pas documenté sur cette double expédition polaire. Il ne m'appartient donc pas de me prononcer à ce sujet.

On sait que le Duc des Abruzzes est l'explorateur qui s'est le plus rapproché du Pôle Nord avant Peary. Il atteint, en 1900, le 86° 37' de latitude.

Le Prince salue les journalistes et se dirige vers la coupée en compagnie du consul général d'Italie. Il est vêtu d'un complet veston bleu-marine et coiffé d'un chapeau gris de feutre mou. Les pieds sont emprisonnés dans d'élégantes bottines jaunes.

Il est petit, mince, le regard est à la fois méditatif et résolu, les yeux sont d'un bleu pervenche. La physionomie est sympathique. Il ressemble beaucoup, dit-on, à sa mère, la Princesse della Cisterna, qui mourut fort jeune. D'elle il a le caractère sérieux, l'esprit porté à la réflexion.

—Mon frère des Abruzzes, dit parfois en riant le Comte de Turin, est le savant de la famille, mon frère d'Aoste en est l'élégant, et moi j'en suis le bon garçon.

Troisième fils d'Amédée de Savoie, le Duc des Abruzzes a vu le jour à Madrid en 1873, presque à la veille de l'abdication de son père. Tout jeune, il entra à l'école navale de Livourne. Les professeurs le citaient comme un modèle de travail et de discipline. On peut dire qu'il est toujours sur mer. Il aime son métier avec passion. Habile marin, le duc des Abruzzes a parcouru toutes les mers, visité tous les coins du globe. Les plus hauts glaciers de l'Alaska n'ont plus de secret pour lui. Homme d'action, il est en même temps le savant laborieux qui passe une grande partie du temps dans son cabinet de travail.

A peine descendu sur le quai, le Duc des Abruzzes est l'objet d'une vibrante manifestation de sympathie de la part de ses compatriotes.

M. Mastier, préfet des Bouches-du-Rhône, lui souhaite la bienvenue au nom du gouvernement français. Les photographes mettent cet instant à profit pour faire jouer leurs appareils. Le Duc se prête d'ailleurs de la meilleure grâce du monde à cette petite opération photographique.

Une pluie torrentielle s'abat sur la ville au moment où le Prince monte dans l'automobile qui doit le conduire à l'hôtel du Louvre et de la Paix, où des appartements ont été retenus à son intention. Il prend lui-même le volant de la machine et opère un savant virage que les amateurs — il s'en trouve quelques-uns — admirent sans restriction.

Un quart d'heure plus tard le Duc des Abruzzes arrivait à l'hôtel, où il a déjeuné à midi avec le consul général d'Italie, le vice-consul, le marquis de Negretto et le professeur Stello, qui l'a accompagné dans son voyage.

Un des membres de l'expédition a bien voulu nous donner quelques détails.

—L'expédition, dit-il, a été extrêmement fatigante. Le Prince l'a dirigée en personne et avec une autorité pleine d'entrain.... Il a rapporté de précieux renseignements, des collections scientifiques et photographiques du plus haut intérêt. Vous savez que le Prince détient le record de l'ascension dans l'Himalaya. La plus haute altitude atteinte l'avait été par les Norvegiens Maudus et Robertsen, qui avaient franchi le mont Kabru à 7,309 mètres. Je n'ai pas besoin d'ajouter que Son Altesse est enchantée de son voyage dont le récit complet paraîtra prochainement....

Toute la journée, de nombreuses personnes de la colonie italienne sont venues déposer leurs cartes à l'hôtel du Louvre.

Profitant d'une éclaircie, le Prince a fait dans l'après-midi une courte promenade sur la Canebière. Il a dîné avec son aide de camp, le marquis de Negretto. Son départ pour l'Italie est fixé à demain matin. Le Duc des Abruzzes compte se rendre en automobile au château royal de Racconigi.

De nombreux drapeaux italiens flottent aux fenêtres des maisons habitées par des Italiens.

Un Long Mot

La chimie moderne nous fournit un nom qui peut être considéré comme le plus long de la langue française. En effet, l'un des récents numéros de l'Académie des sciences contient une note sur le "tétraméthyldiamidodiphényldianthranoltétraméthyldiamidé," symétrique de l'oxanthranol correspondant. Ce mot, qui contient cinquante six lettres, dépasse donc de beaucoup ceux qui étaient considérés comme les plus longs.....

Pour pouvoir le prononcer, il faut le couper en deux ou trois morceaux.

Aux grands "mots".... les grands remèdes!

Musées nationaux en France.

D'après le rapport annuel de M. Léon Bonnat, président du conseil des musées nationaux, les dépenses de l'année dernière se sont élevées à 189 372 francs.

Dans ce chiffre figurent: un portrait de femme de Memling, pour 200 000 francs; un tableau et des dessins de Corot, provenant de la vente Robaut, pour 53,878 francs, un tableau du Greco—"Le Christ à la Croix"—pour 25,000 francs; une peinture de Ingres, pour 6,000 francs, et un lot de dessins du même pour 5 000 francs.

Deux groupes — singes — ont coûté 45 000 francs, et un faucon en calcaire, 12 000 francs. "Le Tireur d'épine," bronze renaissance, 15 400 francs, et un verre arabe, 21 500 francs.

Le portrait de Chateaubriand, par Girodet, provenant de la vente Chéramy, a été payé 2,343 francs.

THEATRES.

ORPHEUM.

Le nouveau programme de vaudeville inauguré hier soir à l'Orpheum est excellent et les nombreux artistes qui paraissent en scène ont recueilli des applaudissements mérités.

L'un des principaux numéros du programme est une charmante petite opérette en 1 acte: "Birdland" jouée par Jesse L. Lasky et une excellente troupe.

James Thornton, le chansonnier populaire, s'est fait entendre dans plusieurs morceaux de sa composition et a été fort applaudi.

Mlle Lillian Mumford et sa troupe rendent fort bien la petite pièce "P. J. White Trash Jimmy".

Les trois frères Athertas, qui viennent de remporter un éclatant succès à l'Hippodrome de New York et qui accomplissent en ce moment leur première tournée d'Amérique, sont d'habiles gymnastes auxquelles aucun tour d'adresse ne paraît inconnu.

Les chiens et poneys savants de Howard sont aussi un des plus jolis numéros et exécutent des tours très intéressants.

TULANE.

La seconde représentation du "Traveling Salesman" avait, comme la première, attiré un public nombreux au Tulane et ce n'est que justice car la pièce de James Forbes est une des plus jolies et des plus intéressantes qui aient été données de longtemps à la Nouvelle Orléans.

L'intrigue est très gentiment menée et la pièce, jouée comme elle l'est par une troupe de premier ordre, ne peut manquer de faire salle comble toute la semaine.

CRESCENT.

Un beau drame attire toujours la foule, quelque connu qu'il soit, et souvent parce qu'il est connu.

C'est le cas pour le Crescent qui donne cette semaine "The Lion and the Mouse" et dont la salle est louée à chaque représentation.

Dès ses débuts cette émouvante pièce a conquis la faveur du public et sa vogue paraît augmenter chaque année.

Elle est interprétée au Crescent par une troupe d'élite qu'entend à en faire ressortir toutes les beautés.

"The Lion and the Mouse" sera joué aujourd'hui en matinée.

L'ESPRIT DES AUTRES

Un combat de Cook

—Il est joli le mot de Peary.

—Quel mot?

—Cook n'est pas allé au pôle, mais il essaie de me l'esquimauter.

Deux médecins au bord de la mer contemplent le soleil couchant:

—Le soleil est bien bas! dit l'un

Alors l'autre machinalement

—Oui.... Il ne passera pas la nuit....

Revue des Deux Mondes.

15, rue de l'Université, Paris.

—SOMMAIRE DE LA—

Livraison du 15 Sept. 1909

I.—Au Couchant de la Monarchie. III Turgot au contrôle général. — La Guerre des farines, par M. le marquis de Ségur, de l'Académie française.

II — La croisée des chemins, quatrième partie, par M. Henry Bordeaux.

III —Le prince de Bulow.—I La politique extérieure, par M. André Tardieu.

IV —Une amie de Sainte-Beuve. —Madame d'Arbouville, d'après sa correspondance inédite, par M. Léon Séché.

V.—Les écoles d'Orient.—II. Les écoles Musulmanes, par M. Louis Bertrand.

VI.—La politique de Jean Jacques Rousseau par M. Emile Faguet, de l'Académie française.

VII — L'achèvement à flot du "D'Orvilliers", par ***.

VIII.—Poésies, par M. Auguste Angellier.

IX —Revues étrangères — Le mariage d'un poète romantique Allemand, par M. T. de Wyzewa.

X—Essais et notices —Un journaliste sous la Révolution, par M. Raymond de Vogué

XI —Chronique de la Quinzaine, Histoire Politique, par M. Francis Charmes, de l'Académie française.

XII.—Bulletin Bibliographique.

Recherché par la police.

La police recherche activement un jeune homme du nom de John Condon, domicilié 432 rue Sixième, qui, hier matin, après avoir préféré des menaces de mort contre Mlle Florence McNamee, a tiré sur elle deux coups de revolver toutefois sans l'atteindre.

Condon et Mlle McNamee étaient arrêtés à une heure du matin devant la résidence de M. J. W. Palmer, avenue Nord Hagan, 473, lorsqu'une dispute éclata entre eux.

Condon ayant préféré de violentes menaces, la jeune fille effrayée s'enfuit en courant dans la direction de sa demeure. Elle avait parcouru une centaine de yardes lorsque Condon tira deux coups de revolver qui heureusement manquèrent leur but. Un affidavit a été formulé contre Condon qui jusqu'ici n'a pas reparu à son domicile.

Distribution de vêtements aux sinistrés.

Des refugiés du village de Manille, dans la baie de Barataria, sont arrivés hier à la Nouvelle-Orléans, et ont fait appel à M. Sam Blum, président du comité de secours, en demandant qu'il leur soit fourni des vêtements et autres objets de première nécessité, ceux qu'ils possédaient ayant été détruits par l'ouragan de lundi dernier.

M. Blum a généreusement répondu à cet appel et les réfugiés ont quitté le bâtiment de l'Union Progressiste, qui sert de quartier général au Comité de Secours, en ployant sous le faix des vêtements, couvertures, draps, etc, qui leur ont été distribués

Dans la matinée le Comité a reçu un télégramme de M. Calvin Wurselow, maire de Houma, remerciant pour les dons envoyés dans cette localité à l'adresse des sinistrés et annonçant que leur situation commençait à s'améliorer.

Une des femmes [illegible] Athletes", à l'Orpheum

Les trains du Louisville-Nashville reprennent leur service.

A partir d'aujourd'hui la compagnie de chemin de fer Louisville-Nashville reprendra son service local, interrompu depuis l'ouragan, entre la Nouvelle Orléans et Chef Menteur. Les trains n'atteindront pas tout à fait cette dernière station, la voie n'étant pas encore complètement réparée, mais ils se rendront aussi loin que possible.

Cette mesure a été prise par la compagnie afin d'accommoder les personnes qui désirent se rendre à Lee, Michaud et autres stations intermédiaires.

Pour le présent le service sera limité à deux trains quotidiens, dans chaque direction.

Ces trains quitteront la gare de la rue du Canal à 6 heures du matin et à 4 heures du soir et Chef Menteur à 7:30 heures du matin et à 6 heures du soir, jusqu'à nouvel ordre.

Procès en dommages.

M. T. A. Greer a intenté hier, devant la cour civile, un procès en dommages de 930 dollars à la New-Orleans Railway and Light Company.

Le demandeur déclare que dans la journée du 14 juillet dernier il passait en automobile à l'angle des rues Octavia et St-Charles, lorsque sa voiture fut violemment heurtée par le car No 140 de la ligne Tulane-Belt.

M. Greer attribue l'accident à la négligence des employés et estime en conséquence que la compagnie doit être tenue responsable.

Navire en détresse.

L'inspecteur des phares, M. Horace Witzel, a été avisé lundi matin par le gardien du phare de Timbalier qu'une goélette était en détresse près de la côte.

Cette nouvelle a été communiquée à la branche maritime de la Chambre de Commerce, qui prendra les mesures nécessaires pour porter des secours au navire en danger.

Feuilleton

—DE—

L'ABEILLE DE LA N. O.

No 65—Commencé le 15 juillet 1909

LE HIBOU

GRAND ROMAN POLICIER

PAR JAUME

Ancien inspecteur principal de la Sûreté

TROISIÈME PARTIE

LA VILLE SOUTERRAINE

I

LES ADIEUX DE NELLY

(*Suite.*)

Nelly ouvrit la bouche pour interrompre le jeune homme, mais celui-ci ne lui laissa pas le temps de parler:

—Pais, dit-il, il y a un autre motif. Comment oublier ce pays magnifique, quand on l'a vu une fois? Comment ne pas éprouver le désir d'admirer encore ces paysages uniques au monde! Ah! mademoiselle, je ne puis m'empêcher d'un battement de cœur, quand je songe, qu'au fond, ce Canada superbe, c'est encore la France!

—Oui! dit Nelly faiblement, c'est la France! C'est votre patrie toujours. Pourquoi n'y resteriez-vous pas?

—Pourquoi? Mais vous, mademoiselle, pourquoi n'iriez-vous pas habiter la France? Est-ce que cela ne vous plairait pas davantage?

Nelly était une âme droite. Elle était incapable de mentir. La question d'Antoine l'avait surprise. Elle réfléchit un instant, mais ce fut pour répondre, en toute sincérité:

—Il me semble que je ne pourrais vivre ailleurs! Je me sens bien Française, mais j'aime cette patrie lointaine que le destin m'a donnée!

—Comme je vous comprends! s'écria Antoine enchanté. Nous sommes les fils de la terre natale, autant, je crois, que de nos parents! Il faut être fidèle au sol mademoiselle, nous y tenons d'ailleurs par trop de racines pour nous en séparer sans souffrir! Ainsi, moi.... je suis Parisien. Eh bien, il m'en coûterait énormément de quitter à tout jamais mon nid broyant de pierres de taille!

—Vraiment? demanda Nelly qui n'osait plus insister, et comprenait parfaitement l'idée secrète qu'Antoine ne formulait pas.

Mais, grâce à son éducation "américaine," à son habitude de penser librement et de ne jamais feindre un sentiment qu'elle n'éprouvait point, le choc douloureux venait de s'atténuer. Elle se disait:

"Je ne peux espérer que ce jeune homme que j'aime abandonne son pays, ses habitudes, ses espérances, peut-être, pour rester ici, alors que moi-même, je ne me sens pas capable, sans déchirement, d'un sacrifice équivalent!

Et tout au fond de son âme, Nelly, inquiète et troublée, entendait une voix qui lui disait:

"Peut-être n'aimes-tu pas autant que tu le crois, puisque tu ne partirais pas sans regrets, même avec "lui," s'il fallait abandonner les Roses-Trémières?"

Antoine eut-il l'intuition de ce qui se qui se passait chez la jeune fille? Il reprit:

—Savez-vous, mademoiselle, dit il, ce qu'on appelle en France la "petite patrie"? C'est le lieu natal, borné par l'horizon qui a circonscrit notre vision du monde, quand nos yeux se sont ouverts pour la première fois! Chacun de nous demeure fidèle à cette petite patrie et souffre quand il lui faut la quitter....

—Pourtant, dit la jeune fille, vous n'avez pas hésité, pour aller au-devant des aventures, et jouer votre vie si noblement!

Antoine se mit à rire de bon cœur. Cette idée d'être pris pour un personnage héroïque l'égayait fort. Il s'écria:

—Noblement? où voyez-vous la noblesse? Je cours après l'argent de la famille, tout simplement! Je suis comme un joueur qui cherche à se rattraper! ... Sans doute, j'ai risqué ma vie, et je la risquerai peut-être encore, mais que devient mon héroïsme, je vous prie, en comparaison de celui que montre chaque jour votre père par exemple, qui est ici un véritable empereur, et assure le bonheur de centaines de braves gens, uniquement "parce qu'il le veut?" Que suis-je à côté du docteur Bonvin, cet homme de génie, si modeste, qui, lui, a risqué sa vie non pas une fois, et pour son propre intérêt, mais mille fois, pour sauver ses semblables! Ah! bien, vrai! conclut Antoine en riant, si vous m'avez pris pour un héros de roman, mademoiselle, regardez-moi de plus près, je vous prie. Ma seule qualité c'est d'être un honnête garçon! Mon seul désir, c'est de rattraper mon patrimoine, et de revenir bien vite en France, épouser une jeune fille qui m'attend!

Il s'arrêta, pour juger de l'effet de cette révélation cruelle. Mais Nelly ne broncha pas.

—Vous avez une fiancée? dit-elle.

—Oui, mademoiselle.

—Elle est digne de vous?

—J'espère être digne d'elle!

—Quel est son petit nom?

Et Nelly se reprit vivement:

—Je suis indiscrète, peut être!

—Du tout: elle s'appelle Raymonde.

—Raymonde?.... Raymonde! fit Nelly qui semblait rêver....

Mais Antoine, se penchant vers elle, s'aperçut qu'elle pleurait.

Alors, poussé par une force inconsciente, irresponsable vraiment, incapable de maîtriser un élan de pitié dans lequel se mêlait peut-être un autre sentiment inavoué et fugitif, Antoine se pencha davantage et déposa sur le front de Nelly un baiser rapide, dont il n'eût pu dire s'il était chaste ou passionné.

La jeune Canadienne frémit, et rougissante, elle recula. Peut-être son premier mouvement avait-il été de s'abandonner tout entière à la fugitive caresse du jeune homme. Mais Antoine ne put rien deviner du trouble qu'il avait causé. Interdit, presque tremblant de son audace, il voyait devant lui, toujours grave, Nelly qui, les yeux secs, se tenait debout.

—Adieu! dit-elle. Vous promettez de revenir, et je vous remercie, mais nous ne sommes pas maîtres de nos destinées! Sachez qu'en France tous nos vœux de bonheur vous accompagneront! Et si vous revenez parmi nous, dites à celle que vous aimez de vous accompagner! Dites lui qu'ici, elle trouvera l'amitié d'une sœur, et que Nelly Profontaine, si jamais elle va en France, sera bien joyeuse d'embrasser Raymonde de Gévriel!

Elle ajouta encore:

..Si vous revenez, que ce soit avec elle!

—Nous reviendrons, Nelly!

—Adieu! dit la jeune fille. Et légère, elle disparut, laissant Antoine à la fois charmé, rassuré, un peu confus, et plein d'une tristesse sans nom.....

Il admirait la force d'âme de cette jeune fille, sa délicatesse, son tact si fin, qui lui avait permis, à elle, de trouver le vrai dénouement de ce roman d'amour à peine ébauché—un dénouement digne d'elle, de lui, et de Raymonde!

Il jeta un dernier coup d'œil sur le paysage baigné d'une éclatante lumière lunaire; il regarda les plaines encore dorées, les bâtiments de la ferme, les coins sombres du jardin.

Puis, à son tour, il s'éloigna lentement, en proie à cette indéfinissable mélancolie qu'on éprouve, en quittant les choses qu'on ne doit plus jamais revoir!

II

LE DÉPART POUR L'INCONNU

Major quitta le premier la maison de Profontaine. Il avait donné rendez vous, pour trois heures du matin à Antoine et Mme de Labrusheyre, devant le Cercle franco-canadien, dans la rue St-Gabriel.

Une voiture tout attelée devait se trouver là et prendre les deux voyageurs, auxquels Vauvert allait se joindre, pour ne plus les quitter jusqu'à New-York.

Dans une autre voiture, Major se proposait de suivre, jusqu'à une grande distance de Montréal ses amis dont il tenait à cacher le départ. Se doutait-il qu'ils pouvaient être suivis?

Non! Major n'avait point d'inquiétude à cet égard. Il était bien sûr, au cours de ses audacieuses randonnées dans la rue Craig, et jusque chez le Chinois Yon-Li, de n'avoir éveillé aucune méfiance. Le blanchisseur Yon Li, avec qui il avait eu de nombreux entretiens; un autre Chinois arrivé depuis peu à Montréal et dont Major n'avait pu savoir s'il venait de New York ou d'Europe et, enfin, le redoutable Clarkstone lui-même, avec lequel il avait pu échanger quelques mots rapides, tous l'avaient pris pour Dupuis; tous avaient traité le policier en complice, laissant échapper devant lui de significatives paroles; tous lui témoignaient un respect, une déférence extraordinaires, et nul ne lui avait adressé de questions